

Le monde yiddish d'Isaac Bashevis Singer

יצחק באַשעװיס זינגער

par le professeur Albert Bensoussan

Si la voix juive apparaît en essence comme un souffle nostalgique sur un souvenir de paradis perdu et de terre dépossédée – comme un « yodle assourdi », ainsi qu'il l'a lui-même définie –, la voie choisie par Isaac Bashevis Singer est, par excellence, celle d'un ravaudeur de mémoire et d'un rebâtitteur du Temple – le Temple d'un « Dieu absent », comme le voyaient certains cabalistes, l'*Ein-Sof*, le « Sans-limite ». Mais avec une nostalgie toute personnelle qui s'exprime par l'humour, la dérision, voire le sarcasme. Et aussi la tendresse, immense sous le masque, en dépit d'un pessimisme ravageur. Avec lui s'expriment, en effet, tout à la fois la mort d'un pays – le Yiddishland polonais – et les funérailles grandioses d'une langue en perte de locuteurs, le yiddish. Sauf qu'on assiste aujourd'hui à une résurgence de cette langue : des cours se multiplient, on publie en yiddish, on traduit du yiddish, on échange quelques mots, quelques phrases (*Gut Shabbes... Die liebe ise ziss, mit broïte...*), et l'on succombe, partout où vibre l'âme juive, au charme de ce parler nomade. On dira la même chose du ladino (que les puristes préfèrent appeler djudezmo). Dernier rempart d'une culture, Isaac Singer a dès son jeune âge choisi la langue de sa mère, Basheva, et construit un monument au yiddish, ce parler qui n'est pas, comme il l'a maintes fois souligné, un « dialecte allemand », mais un creuset et une mémoire mêlant, certes, l'allemand à l'hébreu, mais sollicitant aussi une sorte de *lingua franca* faisant appel à l'espagnol, l'italien, voire l'arabe. Et jaloux de



ce patrimoine unique, il l'a voulu d'abord pour lui – et quelques initiés –, ce pourquoi toute son œuvre a d'abord été traduite du yiddish en anglais et – à l'instar du grand écrivain japonais Yukio Mishima, et pour de semblables raisons – traduite dans toutes les langues de la planète à partir de la seule matrice anglaise. Ainsi entendait-il maîtriser son texte et s'assurer une paternité sur l'ensemble des versions babéliennes de l'immense ouvrage. Grâce soient rendues à Marie-Pierre Bay, qui, de 1971 à 2011, a presque tout traduit de Singer, et grâce aussi à Gisèle Bernier, sa première traductrice en 1968. Sauf qu'aujourd'hui on sait traduire du yiddish et les traducteurs éclairés se pressent à ses portes.

L'œuvre de Singer a été portée par son auteur comme un enfant, ou plutôt comme une singulière fratrie. Chaque œuvre est jumelle de l'autre, et toutes ensemble composent une famille homogène, bien que turbulente, brouillonne, braillarde et, parfois, déjantée. Il y a, donc, un ton Singer, une inspiration commune, un paysage permanent – qu'il soit de Varsovie ou de New York. Une seule et même image reste imperturbablement imprimée sur la rétine d'Isaac fils de Basheva. Le point de départ de toute l'inspiration est cette rue Krochmalna, à Varsovie, ghetto juif misérable à souhait, où il a vécu son enfance et son adolescence, jusqu'à son départ pour le monde occidental, ou plutôt occidentalisé : l'abandon de sa chevelure à papillotes, le complet-veston moderne, et puis la fuite vers l'Amérique, qui

était alors, à l'image (à l'égal ?) de la Palestine, la Terre Promise des Juifs polonais. Révélateur à cet égard est ce film-culte *Hester Street* (1975) : dans le combat affronté par ce couple de Juifs polonais qui choisit l'Amérique – l'action se situe en 1896 –, le salut passe par l'assimilation au mode de vie américain. Dès lors, l'œuvre de Singer se partagera en deux lieux de récit, Varsovie – et aussi le shtetl, fantasmé plus que vécu, dans sa multitude de nouvelles qu'il écrivait sur commande et pour assurer sa subsistance –, et New York, de préférence l'Upper West Side. Au premier, de préférence, les courts récits de *La Couronne de plumes* (Stock, 1976), de *Yentl* (Larousse, 2012), *Le Petit Monde de la rue Krochmalna* (Denoël, 1991) du *Beau Monsieur de Cracovie* (Stock, 1985) ou du *Blasphémateur* (Stock, 1973), peuplés de magie, de fantasmagorie et de mythes juifs ; au second les romans, notamment *Ombres sur l'Hudson* (Mercure de France, 2001), qui rapporte l'arrivée à New York en 1947 des survivants de la Shoah. Ceux qui passèrent par Ellis Island, au large de Manhattan, si bien évoqué par Georges Pérec et Robert Bober dans leur reportage : *Récits d'Ellis Island*, 1979 et leur ouvrage : *Récits d'Ellis Island : histoires d'errance et d'espoir* (éditions du Sorbier 1980 ; réédition chez POL, 1994). Et la vision confond volontiers les deux paysages, le narrateur trouvant souvent à ce New York de l'exil un petit air de sa Varsovie primordiale. Y transportant son ghetto. Toute son écriture est, en fait, transport et transfiguration d'une mémoire première. Sans oblitérer l'acte même d'écrire, qui faisait aller la main du scribe de droite à gauche, à l'inverse de notre façon de lire sa prose qui va de gauche à droite : le yiddish, en effet, s'est toujours écrit en caractères hébraïques. Singer, par ailleurs, connaissait bien l'hébreu et pouvait même le parler, comme il le faisait lorsqu'il se rendait, en touriste, en Israël. Nous lisons donc à l'envers de ce qui fut écrit, nous lisons l'envers d'un monde, celui que l'auteur réfléchit au miroir, forcément déformant, de son rappel mémoriel. « Les souvenirs de mon père sont inexacts – écrit son

fil Israël Zamir (*Mon père inconnu, Isaac Bashevis Singer*, Arlea, 1998) –. Il est intéressant de voir à quel point sa mémoire était sélective ». Nous sommes bien aux antipodes du réalisme et Singer ne sera jamais un fidèle chroniqueur de ghetto.

La désertion du shtetl, ou du ghetto de l'enfance, puis la fuite de la Pologne devant la montée du nazisme et de la persécution, déterminent la psychologie du narrateur de tous les récits et romans, et aussi celle de ses personnages. Je ne sais par quelle aberration certains ont pu écrire que Singer avait fait l'impasse sur la Shoah, du fait qu'il y avait échappé. Il n'est que de lire les principaux romans, dont l'admirable *Shosha* (Stock, 1979) pour se persuader du contraire. La Shoah l'a atteint dans sa chair la plus vive, celle de sa mère. Pour qui le petit Isaac avait une véritable adoration, ce pourquoi il ajouta son nom – Basheva (qui est notre Bethsabée), – à sa signature d'écrivain, de là Isaac Bashevis (fils de Basheva). Basheva et le frère cadet Moïché furent les deux membres de la famille Singer à périr pendant la guerre en Pologne. Alors que sa grande sœur Hindele partit à Londres avec son mari quand Isaac était encore enfant, et que son père mourut avant la guerre, que Joshua quitta à temps la Pologne pour les États-Unis en y faisant venir son jeune frère Isaac ce qui les sauva de l'avancée nazie, et aussi que l'épouse (communiste) d'Isaac et son fils, étaient déjà partis pour l'URSS avant de gagner, par bonheur, la Palestine, Basheva, la mère, et son petit frère restèrent à Varsovie pour disparaître dans la nuit et le brouillard.

Réfugié à New York, le jeune Isaac n'entend pas trahir son lieu d'appartenance, et par une sorte de persistance ombilicale, le voilà écrivant tout de suite dans cette langue importée de si loin, le yiddish, la langue de son premier récit, tout peuplé de dibbouk et de magie, *Satan à Gorai* (Stock, 2010). Dans le roman *Meshuga* (Denoël, 1995), le protagoniste Aaron, qui est de façon évidente le porte-parole de l'auteur, justifie ainsi son choix : « Ma mère parlait yiddish.

Mes grands-mères et grands-pères parlaient yiddish, depuis l'époque du Sifteï Cohen ou de rabbi Moshe Isserlish. Si le yiddish était assez bon pour le Baal Shem Tov, le Gaon de Vilna, pour rabbi Nachman de Bratzlav, pour les millions de Juifs qui ont péri aux mains des nazis, alors il l'est pour moi. » Le monde de Singer est, donc, exclusivement yiddish.

Et c'est que Singer, qui ne veut pas quitter par l'esprit sa rue Krochmalna, entend poursuivre les conversations entendues là-bas, dans cette rue bruyante, populeuse, pieuse aussi, voire également de perdition avec tout un univers louche et de prostitution, et ces gens qui parlent dans sa tête ne s'expriment qu'en yiddish. Les fantômes apparaissent, les multiples morts de sa terre martyre se lèvent, se relèvent, et réclament en yiddish le dernier conte publié par Isaac Bashevis (ainsi qu'il l'a dit une fois, avec humour, lors d'une interview). Chez lui, au 10 rue Krochmalna, l'enfant qui a toujours laissé traîner son oreille derrière les portes, ou aux fenêtres de la rue, était fasciné par la haute fonction de son rabbin de père, qui était aussi le sage que la communauté s'était choisi pour statuer sur tous les cas litigieux. Dans le cadre du Beth Din, sa maison de justice. Isaac en tirera un de ses livres les plus savoureux, *Au tribunal de mon père* (Stock, 1996), sorte de bureau des pleurs où l'on rit aux larmes tout en frissonnant à de macabres histoires. Et c'est que son père était un rabbin fort versé en l'étude de la Torah et des commentaires du Talmud – recueil immense de tant de réflexions et de ces *responsa* rabbiniques qui, pour chaque cas, consigne les divers avis des rabbins, comme une jurisprudence. Le Talmud est un livre infini, commentaire de commentaires, dont Singer était capable de citer encore, à New York, des passages circonstanciés, ce dont il n'était pas peu fier.

Même si le narrateur de ses romans reste un personnage de fiction, le jeune Arele Greidinger de *Sbosha* (qui date de 1978, l'année même de l'attribution de son prix Nobel) se confond bien avec Isaac Bashevis qui nous confie, à travers lui, la base

essentielle de celui qu'il définit comme « un personnage anachronique », autrement dit cet écrivain fantasque et atypique qu'il est devenu : « Mon éducation s'est faite dans trois langues "mortes" : l'hébreu, l'araméen et le yiddish, et dans un enseignement qui a pris naissance à Babylone : le Talmud. Nous habitons à Varsovie, rue Krochmalna, dans ce qu'on aurait bien pu appeler un ghetto ». Tous les narrateurs des romans seront, en fait, les porte-parole d'Isaac Bashevis, et toute son œuvre ne parle que de lui, de la rue de son enfance, de ces Juifs « anachroniques » de ghetto – que celui-ci, au sens simplement communautaire, et non politico-social, se situe à Varsovie ou à New York, les deux villes où tout arrive et tout se déroule –, de ces êtres étranges, truculents, drôles ou tragiques, et toujours sortis de quelque tableau de Chagall, ou envolés des pages de Sholem Aleïchem¹, le prestigieux précurseur des lettres yiddish. Galerie guignolesque – Golem (le robot d'argile inventé par un rabbin de Prague pour protéger la communauté), dibbouk (le mort qui parle par la bouche d'un autre : Romain Gary nous en a laissé l'un des plus hilarants, dans *La Danse de Gengis Cohn* – Gallimard, 1967 – avec un personnage de soldat nazi qui, habité par sa victime, s'exprime en yiddish), fantômes, fantasmés, étranges créatures nées du cerveau cabalistique et délirant – au milieu de laquelle passe le narrateur, qui est toujours un observateur désabusé, sceptique, pessimiste qui choisit d'en rire ou d'en sourire. Toujours en quête d'un paradis ou disons d'une paix de l'âme, qui, loin des plages talmudiques – motif plus littéraire que mystique ou religieux chez Singer – croit et veut le

¹ Les éditions de l'Antilope, tout récemment fondées par Anne-Sophie Dreyfus et Gilles Rozier publient en avril 2016 trois nouvelles de Sholem Aleïchem : *Guitel Pourishkevitch et autres héros dépités*. Attachés à cette culture et participant de l'actuel renouveau de la langue et de la littérature yiddish, ils publient en mars : *Enfermé dans le ghetto de Wilno*, de Yitskhok Rudashevski (adolescent assassiné à l'âge de 16 ans par les nazis).

trouver dans l'illusoire amour, indéfiniment reculé, et dans les bras de ces multiples femmes – au minimum trois – d'un amant désespéré d'aimer et las à en mourir.

La femme, justement, au centre de la vie et de l'œuvre d'Isaac Bashevis, renvoie comme le reste à l'enfance primordiale. À cet égard, deux œuvres majeures en dessinent les contours archétypiques, *Ennemis, une histoire d'amour* en 1975 et *Shosha* en 1979. Là, deux épouses, l'une chrétienne, l'autre juive, sont comme les deux faces d'une même monnaie : femmes-enfants, simplettes, ignorantes, presque analphabètes ou mentalement limitées, mais d'une pureté d'âme immense, l'une et l'autre toute bonté, deux femmes qui permettent d'espérer dans la vie et de lui accorder quelque confiance. C'est Yadwiga, la Polonaise de *Ennemis, une histoire d'amour*, au départ domestique chez les parents du narrateur dans un petit bourg polonais du nom de Lipsk, qui cache Herman pendant la guerre, trois ans durant, dans l'obscurité d'une grange où elle le nourrit et le soigne, le sauvant de la déportation, et qui, après la Libération, le suit, fidèlement, à New-York, où elle recrée l'univers familial de son bourg polonais (« elle avait transporté dans le Nouveau Monde jusqu'aux anciennes odeurs de Lipsk »), pour finir par se convertir au judaïsme et par lui donner cet enfant juif qui sera le seul à survivre. Sa beauté fragile et son innocence annoncent la Shosha du roman suivant. Shosha est la petite voisine de la rue Krochmalna dont le narrateur Aron est épris dans ce vert paradis, et qui, retrouvée bien des années après, deviendra sa femme, malgré toutes les mises en garde de son entourage, dont celles de ses différentes amies ou maîtresses. En l'épousant, Aron se fond en Shosha, se confond en elle, et le voilà bien ce couple primordial tel que la Genèse le campe, *baçar mi baçari*, « chair de ma chair », Adam et Ève au-delà du bien et du mal. Autour d'eux le monde s'écroule, Varsovie sous les bombes est en flammes, mais Shosha a pour le narrateur une vertu essentielle : « Elle est la seule

femme en qui je peux avoir confiance », s'écrie-t-il, alors que tout le pousserait à fuir et à trouver un abri, par exemple aux États-Unis dont on lui ouvre les portes. Mais Singer ne s'est jamais fait aucune illusion sur cette pauvre terre ballottée de haine et de folie : il contemple la prochaine victoire nazie et le spectacle des vies sacrifiées, et s'écrie, au comble du pessimisme : « Cela n'avait plus d'importance. Nous étions condamnés à jouer à nos petits jeux – puis à être écrasés ». Finalement le corps de Shosha sera martyrisé tout comme celui de la ville primordiale, déchiquetée et vouée à la nuit et au brouillard. Lorsque Aron aura réussi à survivre, treize années plus tard, en hésitant entre deux terres promises, Israël qui vient de naître sur ces cendres fumantes, dont il nous dit, avec une amère lucidité, que « les douleurs de l'enfantement sont loin d'être terminées », et New York où il recompose et retrouve sa rue Krochmalna, il vivra terré comme au ghetto, enfermé dans son univers intérieur et sa mémoire, en contemplant de loin ce monde qui, aux dires d'un de ses comparses, n'est qu'« un abattoir et un bordel ». D'ailleurs Shosha est morte, dès la fuite en catastrophe de Varsovie. L'innocence a été assassinée et la confiance dans le monde – comme l'a écrit aussi l'écrivain Jean Améry (Hans Mayer), au retour des camps, dans *Par-delà le crime et le châtiment – Essai pour surmonter l'insurmontable* (Actes Sud, 1995) – définitivement ruinée.

Comment survivre ? Telle est la question implicitement posée par Singer dans toute son œuvre. Le monde extérieur est et reste à ses yeux un spectacle désolant. Le scepticisme radical de l'auteur se manifeste dans son refus réitéré de procréer, dans le droit fil d'un Schopenhauer qui, convaincu que notre existence est fondamentalement douloureuse, soutient, dans *Le monde comme volonté et comme représentation*, que la véritable attitude éthique de l'humanité serait de renoncer à la procréation et de cesser de se reproduire. Et que nous dit-il ? « Dans un monde où l'on arrache les enfants à leur mère pour

les assassiner, la procréation est un crime », voilà ce que déclare d'emblée Herman, le protagoniste d'*Ennemies*, qui ne veut pas d'enfant de Yadviga. Shosha, par chance, vu son immaturité physique, est incapable d'être mère. Lui-même, Singer, a abandonné son fils et son épouse, passée au communisme, et l'ouvrage d'Israel Zamir, son fils, nous dit bien cette indifférence de Singer comme géniteur. Et pourtant, un enfant va naître dans ce roman qu'on pourrait tenir pour symbolique de l'ensemble de l'œuvre, *Ennemies* : Yadviga, après la fuite ou le suicide de son mari, donne naissance à une petite fille qui va s'appeler Masha, comme la Masha rescapée de la Shoah que le narrateur Herman avait retrouvée à New York et qui était redevenue sa maîtresse, lui promettant même mariage, alors qu'il était déjà marié avec sa Polonaise, – Masha qui va se suicider aux dernières pages. Et qui prendra en charge cette enfant ? Nulle autre que la première épouse du narrateur (qui, en somme, a trois femmes légitimes), Tamara, qu'on croyait morte en déportation et qui réapparaît miraculeusement à New York, au sortir de l'enfer. Le message, donc, si tant

est que Singer accepterait qu'on trouve un message dans son œuvre, c'est cette survie d'une humanité juive dans le ventre d'une chrétienne d'origine. Dans une œuvre aussi riche et proliférante de mythes et de croyances hébraïques, nous voyons bien réapparaître là le mythe de Ruth la Moabite, celle qui va donner naissance, par son mariage avec le vieux Booz, au peuple hébreu régénéré, et aussi, par voie de filiation, au Messie. Yadviga, comme Ruth, porte la promesse de rédemption et de salut. Malgré tout, la vie saura se prolonger. Et Isaac Bashevis Singer, son langage, son univers, sont immensément présents. Tout comme la culture yiddish – voire la langue yiddish – connaît aujourd'hui un renouveau.

Albert Bensoussan

Cet article reprend partiellement et actualise mon étude : « Isaac Bashevis Singer : l'envers du monde », parue dans le Cahier de l'Herne : *Singer* (2012).

L'Herne Singer

